

en paix, vous ne rencontrerez plus d'eau. Nous remerciâmes ces bons Tartares des bonnes nouvelles qu'ils venaient de nous donner, et nous nous remîmes en route.

Après une demi-heure de marche, nous découvrîmes en effet une vaste étendue d'eau sillonnée par de nombreuses barques de pêcheurs. Le nom de petite rivière (*Paga-Gol*) qu'on lui donnait, pouvait sans doute lui convenir dans les temps ordinaires; mais à l'époque où nous nous trouvions c'était comme une mer sans limites. Nous allâmes dresser notre tente sur la rive qui, à cause de sa grande élévation, était parfaitement sèche. La beauté remarquable du pâturage nous engagea à nous y arrêter quelques jours pour faire reposer nos animaux, qui, depuis le départ de *Tchagan-Kouren*, avaient enduré des fatigues incroyables; nous-mêmes nous sentions le besoin de nous délasser un peu des souffrances morales et physiques dont nous avions été accablés au milieu des marécages.

## CHAPITRE VII.

Préparation mercurielle pour la destruction des poux. — Malpropreté des Mongols. — Idées lamaïques sur la métempsycose. — Lessive et lavage du linge. — Règlement pour la vie nomade. — Oiseaux aquatiques et voyageurs. — Le *Yuen-Yang*. — Le *pieu-de-dragon*. — Pêcheurs du *Paga-Gol*. — Partie de pêche. — Pêcheur mordu par un chien. — *Kou-Kouo* ou fête de Saint-Ignace. — Préparatifs de départ. — Passage du *Paga-Gol*. — Dangers de la route. — Dévouement de *Samdadchiemba*. — Rencontre du premier ministre du roi des Ortous. — Campement.

Aussitôt après avoir pris possession de ce poste, nous creusâmes un fossé autour de la tente, afin de faciliter, en cas de pluie, l'écoulement de l'eau jusqu'à un étang voisin. La terre servit à calfeutrer les rebords de notre habitation nouvelle, des grabats mous et épais furent dressés, à l'aide des cousins et des tapis qui composent les bâts des chameaux; en un mot, nous cherchâmes à nous entourer de tout le confortable imaginable, à nous procurer toutes les commodités que le désert peut offrir au pauvre voyageur nomade. Quand tous ces divers arrangements furent terminés, nous songeâmes à mettre nos personnes un peu en harmonie avec la propreté et la bonne tenue de notre tente.

Il y avait déjà près d'un mois et demi que nous étions en route, et nous portions encore les mêmes habits de dessous dont nous nous étions revêtus le jour de notre

départ. Les picotements importuns dont nous étions continuellement harcelés, nous annonçaient assez que nos vêtements étaient peuplés de cette vermine immonde, à laquelle les Chinois et les Tartares s'accoutument volontiers, mais qui est toujours pour les Européens un objet d'horreur et de dégoût. Les poux ont été la plus grande misère que nous ayons eu à endurer pendant notre long voyage; nous avons eu à lutter et à nous raidir contre la faim et la soif, contre des froids horribles et des vents impétueux; pendant deux années entières, les bêtes féroces, les brigands, les avalanches de neige, les gouffres des montagnes n'ont jamais cessé de faire planer, en quelque sorte, la mort sur nos têtes; cependant tous ces dangers et toutes ces épreuves, nous les avons regardés comme peu de chose, en comparaison de cette affreuse vermine dont nous sommes souvent devenus la proie.

Avant de partir de *Tchagan-Kouren*, nous avons acheté dans une boutique de droguiste pour quelques sapèques de mercure. Nous en composâmes un spécifique prompt et infaillible contre les poux. La recette nous avait été autrefois enseignée, pendant que nous résidions parmi les Chinois; et au cas qu'elle puisse avoir quelque utilité pour autrui, nous nous faisons un devoir de la signaler ici. On prend une demi-once de mercure, qu'on brasse avec de vieilles feuilles de thé, par avance réduites en pâte par le moyen de la mastication; afin de rendre cette matière plus molle, on ajoute ordinairement de la salive, l'eau n'aurait pas le même effet; il faut ensuite brasser et remuer, au point que le mercure se divise par petits globules aussi fins que de la poussière. On imbibe de cette composition mercurielle une petite corde lâche-

ment tressée avec des fils de coton. Quand cette espèce de cordon sanitaire est desséché, on n'a qu'à le suspendre à son cou; les poux se gonflent, prennent une teinte rougeâtre, et meurent à l'instant. En Chine comme en Tartarie, il est nécessaire de renouveler ce cordon à peu près tous les mois; car dans ces sales pays il serait autrement très-difficile de se préserver de la vermine. On ne peut s'asseoir un instant dans une maison chinoise ou dans une tente mongole, sans emporter dans ses habits un grand nombre de ces dégoûtants insectes.

Les Tartares n'ignorent pas ce moyen efficace et peu coûteux de se préserver des poux, mais ils n'ont garde d'en user. Accoutumés dès leur enfance à vivre au milieu de la vermine, ils finissent par n'y presque plus faire aucune attention; seulement, quand ces hôtes importuns se sont multipliés au point d'attaquer leur peau d'une manière trop sensible, ils songent au moyen d'en diminuer un peu le nombre. Après s'être dépouillés de leurs habits, ils font en commun la chasse de ce menu gibier; cette occupation est pour eux un délassement et comme une honnête et aimable récréation. Les étrangers ou les amis qui se trouvent alors dans la tente, s'emparent sans répugnance d'un pan de l'habit, et aident de leur mieux à cette visite domiciliaire. Les Lamas qui se trouvent de la partie, se gardent bien d'imiter l'impitoyable barbarie des hommes noirs, et de tuer les poux à mesure qu'ils les saisissent; ils se contentent de les lancer au loin, sans leur faire le moindre mal; car, d'après la doctrine de la métempsychose, tuer un être vivant quelconque, c'est se rendre coupable d'homicide. Quoique l'opinion générale soit ainsi, nous avons rencontré quel-

ques Lamas dont les croyances sur ce point étaient plus épurées ; ils admettaient que les hommes qui appartiennent à la tribu sacerdotale, doivent s'abstenir de tuer les êtres vivants ; non pas, disaient-ils, par crainte de commettre un meurtre, et de donner peut-être la mort à un homme transmigré dans l'animal, mais parce que cela répugne avec le caractère essentiellement doux d'un homme de prière et qui est en communication avec la Divinité.

Il est des Lamas qui poussent sur ce point leur délicatesse jusqu'à la puérilité. En voyage, ils sont toujours dans la plus grande sollicitude ; s'ils viennent à apercevoir sur leur route quelque petit insecte, ils arrêtent brusquement leur cheval et lui font prendre une autre direction. Ils avouent pourtant que, par inadvertance, l'homme le plus saint occasionne tous les jours la mort d'un grand nombre d'êtres vivants. C'est pour expier ces meurtres involontaires qu'ils s'imposent des jeûnes et des pénitences, qu'ils récitent certaines formules de prières, et font un grand nombre de prostrations.

Pour nous qui n'avions pas de semblables scrupules, et dont la conscience était solidement formée à l'endroit de la transmigration des âmes, nous fabriquâmes du mieux possible notre cordon mercuriel ; nous doublâmes la dose de vif-argent : tant nous étions désireux de détruire de fond en comble la vermine dont jour et nuit nous étions tourmentés.

C'eût été peu de chose que de donner la mort aux poux pour les empêcher de renaître trop tôt ; nous dûmes lessiver tous nos habits de dessous, car depuis longtemps il ne nous était plus possible d'envoyer notre linge au

blanchissage. Depuis près de deux mois que nous étions en route, nous ne recevions de soins que ceux que nous savions nous donner ; nous ne devions jamais compter que sur nous-mêmes. Cette nécessité nous avait forcés de nous ingénier peu à peu, et d'apprendre quelque chose de tous les métiers ; toutes les fois que nos habits ou nos bottes réclamaient une réparation urgente, nous étions obligés de nous faire tour à tour cordonniers ou tailleurs. Le métier de blanchisseur devait aussi nous être imposé par notre vie nomade. Après avoir fait bouillir des cendres, et mis tremper notre linge dans l'eau de lessive, nous allâmes le laver sur les bords d'un étang voisin de notre tente. Deux pierres, une pour recevoir le linge, et une autre pour le frapper, furent les seuls instruments dont nous pûmes faire usage. Nous eûmes peu de peine à nous donner, car l'eau croupissante et salpêtrée de l'étang était très-favorable au lavage. Enfin nous eûmes l'inexprimable joie de contempler nos habits en état de propreté ; les sécher sur les longues herbes et les plier ensuite, fut pour nous une véritable jouissance.

La paix et la tranquillité que nous goûtâmes dans ce campement, réparèrent merveilleusement les fatigues que nous avions endurées au milieu des marécages. Le temps fut magnifique, et pour ainsi dire à souhait. Une chaleur douce et tempérée pendant le jour, la nuit, un ciel pur et serein, du chauffage à discrétion, des pâturages sains et abondants, des efflorescences de nitre et de l'eau saumâtre, qui faisaient les délices de nos chameaux : tout cela contribuait à épanouir nos cœurs un peu froissés par les contradictions d'une route fatigante et périlleuse. Nous nous étions imposé un règlement de

vie qui paraîtra bizarre, et peut-être peu en harmonie avec ceux qui sont en vigueur dans les maisons religieuses. Toutefois il était assez bien adapté aux besoins de notre petite communauté.

Tous les matins, aussitôt que le ciel commençait à blanchir, et avant que les premiers rayons du soleil ne vissent frapper la toile de notre tente, nous nous levions sans avoir besoin d'un excitateur ou d'un tintement de cloche. Notre courte toilette étant terminée, nous roulions dans un coin nos peaux de boue ; nous mettions en ordre, çà et là, nos quelques ustensiles de cuisine, et nous donnions enfin un coup de balai dans notre appartement ; car nous voulions, autant qu'il était en nous, faire régner dans notre maison l'esprit d'ordre et de propreté. Tout est relatif dans ce monde ; l'intérieur de notre tente, qui eût excité le rire d'un Européen, faisait l'admiration des Tartares qui venaient parfois nous rendre visite. La bonne tenue de nos écuëlles de bois, notre marmite toujours bien récurée, nos habits qui n'étaient pas encore tout à fait incrustés de graisse, tout contrastait avec le désordre, le pêle-mêle et la saleté des habitations tartares.

Quand on avait fait la chambre, nous récitons notre prière en commun, et puis nous nous dispersions, chacun de notre côté, dans le désert, pour vaquer à la méditation de quelque sainte pensée. Oh ! il n'était pas besoin, au milieu du silence profond de ces vastes solitudes, qu'un livre nous suggérât un sujet d'oraison. Le vide et l'inanité des choses d'ici-bas, la majesté de Dieu, les trésors inépuisables de sa providence, la brièveté de la vie, l'importance de travailler pour un monde à venir,

et mille autres pensées salutaires, venaient d'elles-mêmes, et sans effort, occuper doucement notre esprit. C'est que dans le désert le cœur de l'homme est libre ; il n'a à subir aucun genre de tyrannie. Elles étaient bien loin de nous, toutes ces idées systématiques et creuses, ces utopies d'un bonheur imaginaire, qu'on croit saisir sans cesse et qui sans cesse s'évanouit, ces inépuisables combinaisons de l'égoïsme et de l'intérêt, en un mot, toutes ces passions brûlantes, qui, en Europe, se froissent, s'entre-choquent, s'échauffent mutuellement, font fermenter toutes les têtes, et tiennent tous les cœurs halletants. Au milieu de nos prairies silencieuses, rien ne venait nous distraire et nous empêcher de réduire à leur juste valeur les bagatelles de ce monde, et d'apprécier à leur véritable prix les choses de Dieu et de l'éternité.

L'exercice qui suivait la méditation n'était pas, il faut en convenir, un exercice mystique ; mais pourtant, il était très-nécessaire, et ne laissait pas d'avoir aussi ses charmes. Chacun prenait un sac sur son dos, et nous allions de côté et d'autre à la recherche des argols. Ceux qui n'ont jamais mené la vie nomade, comprendront difficilement que ce genre d'occupation soit susceptible d'être accompagné de jouissances. Pourtant, quand on a la bonne fortune de rencontrer, caché parmi les herbes, un argol recommandable par sa grosseur et sa siccité, on éprouve au cœur un petit frémissement de joie, une de ces émotions soudaines qui donnent un instant de bonheur. Le plaisir que procure la trouvaille d'un bel argol, est semblable à celui du chasseur, qui découvre avec transport les traces du gibier qu'il poursuit, de l'enfant qui regarde d'un œil pétillant de joie le nid de

fauvette qu'il a longtemps cherché, du pêcheur qui voit frétiller, suspendu à sa ligne, un joli poisson; et s'il était permis de rapprocher les petites choses des grandes, on pourrait encore comparer ce plaisir à l'enthousiasme d'un Leyerrier qui trouve une planète au bout de sa plume.

Quand notre sac était rempli d'argols, nous allions avec orgueil le vider à l'entrée de la tente; puis on battait le briquet, on construisait le foyer, et pendant que le thé bouillonnait dans la marmite, on pétrissait la farine et on mettait cuire sous la cendre quelques petits gâteaux. Comme on voit, le repas était sobre et modeste, mais il était toujours d'une saveur exquise; d'abord, parce que nous l'avions préparé nous-mêmes, et ensuite parce que toujours un appétit peu ordinaire en faisait l'assaisonnement.

Après le déjeuner, pendant que Samdadchiemba ramenait vers la tente les animaux dispersés à la recherche des bons pâturages, nous récitons une partie de notre bréviaire. Vers midi, nous nous permettons un peu de repos, quelques instants d'un sommeil doux, profond, et jamais interrompu par le cauchemar ou par les rêves pénibles. Ce délassement nous était nécessaire, parce que tous les soirs la veillée se prolongeait bien avant dans la nuit. Nous ne pouvions que difficilement nous arracher aux charmes de nos promenades, au clair de la lune, sur le bord des étangs. Pendant la journée, tout était calme et silencieux autour de nous; mais aussitôt que les ombres de la nuit commençaient à se répandre dans le désert, la scène devenait aussitôt bruyante et animée; les oiseaux aquatiques arrivaient par troupes

innombrables, se répandaient sur les étangs voisins, et bientôt des milliers de voix rauques et stridentes remplissaient les airs d'une sauvage harmonie. En entendant les cris de colère et les accents passionnés de tous ces oiseaux voyageurs, qui se disputaient avec acharnement les touffes d'herbes marécageuses où ils voulaient passer la nuit, on eût dit un peuple nombreux dans les transports d'une guerre civile, où chacun s'agite, chacun se remue dans la confusion et le désordre, espérant conquérir, à force de clameurs et de violence, un peu de bien-être, pour cette vie, hélas! si semblable à une nuit passagère.

La Tartarie est peuplée d'oiseaux nomades; on les voit sans cesse passer au haut des airs, par nombreux bataillons, et former, dans leur vol régulièrement capricieux, mille dessins bizarres, qui renaissent aussitôt qu'ils se sont évanouis. Oh! comme ces oiseaux voyageurs sont bien à leur place dans les déserts de la Tartarie, où les hommes eux-mêmes, n'occupant jamais la même place, vivent au milieu de migrations continuelles! Nous aimions à écouter le bruit confus de ces êtres voyageurs et nomades comme nous. En pensant à leurs longues pérégrinations, et aux nombreux pays qu'ils avaient parcourus dans leurs rapides courses, le souvenir de la patrie venait nous saisir, et l'image de notre France se présentait soudainement à nous. Qui sait?... nous disions-nous, parmi ces myriades d'oiseaux de passage, peut-être y en a-t-il quelques-uns qui ont traversé le beau climat de France? Peut-être ont-ils été quelquefois chercher leur pâture dans les plaines du Languedoc, ou sur les montagnes du Jura? Après avoir visité notre patrie, ils ont, sans doute, pris leur route

vers le nord de l'Europe, et sont venus jusqu'à nous, en traversant les glaces de la Sibérie et la haute Tartarie. Oh ! nous disions-nous, si ces oiseaux pouvaient entendre nos paroles, s'il nous était donné de comprendre leur langage, combien nous aurions de questions à leur faire !... Hélas ! nous ne savions pas alors, que pendant plus de deux ans encore nous serions privés de toute communication avec notre patrie !

Ces innombrables oiseaux voyageurs qui parcourent incessamment la Tartarie sont en général connus en Europe ; ce sont des oies et des canards sauvages, des sarcelles, des cigognes, des outardes, et plusieurs autres de la famille des échassiers. Le *Youen-Yang* est une espèce d'oiseau aquatique, qu'on rencontre partout où il y a des étangs ou des eaux marécageuses ; il est de la grosseur et de la forme du canard, mais il a le bec rond et non aplati ; il a la tête rousse et parsemée de petites taches blanches, la queue noire, et le reste du plumage d'une belle couleur pourpre. Son cri a quelque chose de triste et de mélancolique ; ce n'est pas un chant, mais plutôt un soupir clair et prolongé, qui imite la voix plaintive d'un homme en souffrance. Ces oiseaux vont toujours deux à deux ; ils affectionnent d'une manière particulière les endroits déserts et aqueux ; on les voit sans cesse folâtrer sur la surface des eaux, sans que le couple se sépare jamais ; si l'un s'envole, l'autre le suit aussitôt, et celui qui meurt le premier ne laisse pas longtemps son compagnon dans le veuvage, car il se consume bientôt de langueur et d'ennui. *Youen* est le nom du mâle, et *Yang* celui de la femelle, *Youen-Yang* est leur dénomination commune.

Nous avons remarqué en Tartarie une autre espèce d'oiseau voyageur, qui offre des particularités assez bizarres et peut-être inconnues des naturalistes. Il est à peu près de la grosseur d'une caille ; ses yeux, d'un noir brillant, sont entourés d'une magnifique auréole bleu de ciel ; tout son corps est de couleur cendrée et tacheté de noir ; ses jambes n'ont pas de plumes, elles sont garnies d'une espèce de poil long et rude, assez semblable à celui du daim musqué ; ses pattes n'ont nullement l'aspect de celles qu'on voit aux autres volatiles ; elles ressemblent absolument aux pattes des lézards verts, et sont recouvertes d'écaillés d'une dureté à l'épreuve du couteau le plus tranchant. Ainsi, cet être bizarre tiendrait tout à la fois de l'oiseau, du quadrupède et du reptile ; les Chinois le nomment *Pied-de-dragon* (*Loung-Kio*). Ces oiseaux arrivent ordinairement par grandes troupes du côté du nord, surtout lorsqu'il est tombé une grande quantité de neige ; ils volent avec une rapidité étonnante, et le mouvement de leurs ailes fait entendre un bruit sonore, entrecoupé, et semblable à celui de la grêle. Pendant que nous étions chargés, dans la Mongolie du nord, de la petite chrétienté de la vallée des Eaux noires, un de nos chrétiens, habile chasseur, nous apporta un jour deux de ces oiseaux encore tout vivants ; ils avaient le caractère excessivement farouche ; aussitôt qu'on approchait la main pour les toucher, le poil de leurs jambes se hérissait, et si l'on avait la témérité de les caresser, on recevait à l'instant de rudes et violents coups de bec. Il nous fut impossible de conserver longtemps ces *Pied-de-dragon*, tant ils avaient le caractère sauvage : ils ne touchaient à aucune des graines que nous leur présentions. Voyant

qu'ils mourraient bientôt de faim, nous nous décidâmes à les manger; leur chair a un goût faisandé et assez agréable, mais elle est d'une dureté extrême.

Il serait facile aux Tartares de faire la chasse à tous ces oiseaux de passage, surtout aux oies et aux canards sauvages, dont le nombre est prodigieux; ils les prendraient avec facilité, sans même qu'il fût nécessaire de faire aucune dépense de poudre; il suffirait de tendre des pièges sur les bords des lacs, ou d'aller les surprendre pendant la nuit parmi les plantes aquatiques. Mais, comme nous l'avons dit déjà, la viande des animaux sauvages est peu de leur goût. Il n'est rien pour eux, qui puisse être comparé à un quartier de mouton bien gras et à moitié bouilli.

Les Mongols s'adonnent également fort peu à la pêche; les lacs et les étangs poissonneux, qu'on rencontre si fréquemment en Tartarie, sont devenus, en quelque sorte, la propriété des Chinois. Ces rusés spéculateurs ont commencé par acheter des rois tartares, la permission de faire la pêche dans leurs États; et petit à petit ils se sont fait un droit rigoureux de cette espèce de tolérance. Le *Paga-Gol* (petite rivière), dont nous étions peu éloignés, avait sur ses rives quelques cases de pêcheurs chinois. Ce *Paga-Gol*, ou plutôt cette vaste étendue d'eau, est formé par la jonction de deux rivières, qui, prenant leur source des deux côtés d'une colline, coulent en sens opposé; l'une, allant vers le nord, se jette dans le fleuve Jaune; et l'autre, descendant vers le midi, va grossir une seconde rivière qui a également son embouchure dans le *Hoang-Ho*; mais dans le temps des grandes inondations, les deux rivières, ainsi que la colline

qui sépare leur cours, tout disparaît. Le débordement du fleuve Jaune réunit les deux courants, et on n'aperçoit plus qu'un immense bassin, dont la largeur s'étend à plus d'une demi-lieue. Il paraît qu'à l'époque des débordements, les poissons qui abondent dans le fleuve Jaune se rendent en grande foule dans ce bassin, où les eaux séjournent à peu près jusqu'au commencement de l'hiver; pendant l'automne, cette petite mer est sillonnée en tous sens par les barques des pêcheurs chinois, qui ont dressé sur le rivage quelques pauvres cabanes où ils résident pendant le temps de la pêche.

La première nuit que nous passâmes dans ce campement, nous fûmes sans cesse préoccupés d'un fracas étrange, qui de moment à autre se faisait entendre dans le lointain; c'étaient comme les roulements sourds et entrecoupés de plusieurs tambours. Quand le jour parut, ce bruit se continuait encore, mais à de plus longs intervalles et avec moins d'intensité, il nous parut venir du côté de l'eau. Nous nous dirigeâmes vers le rivage, et un pêcheur, qui faisait bouillir son thé dans une petite marmite dressée sur trois pierres, nous donna le mot de l'énigme; il nous apprit que, pendant la nuit, tous les pêcheurs, montés sur leurs petites nacelles, parcouraient le bassin dans tous les sens, en exécutant des roulements sur des caisses de bois, afin d'effrayer les poissons, et de les chasser vers les endroits où ils avaient tendu leurs filets. Le pêcheur que nous interrogeons, avait passé la nuit tout entière à ce pénible travail. Ses yeux rouges et gonflés et sa figure abattue témoignaient assez que depuis longtemps il n'avait pas pris un sommeil suffisant... — Ces jours-ci, nous dit-il, nous nous

donnons beaucoup de peine ; car nous n'avons pas de temps à perdre, si nous voulons faire quelque profit. La saison de la pêche est très-courte, elle dure tout au plus trois mois ; encore quelques jours, et nous serons obligés de nous retirer dans les terres cultivées. Le *Paya-Gol* sera glacé, il n'y aura plus moyen de prendre aucun poisson. Vous voyez, seigneurs Lamas, que nous n'avons pas de temps à perdre. J'ai passé toute la nuit à donner la chasse aux poissons ; quand j'aurai bu le thé et mangé quelques écuellées de farine d'avoine, je remonterai sur ma nacelle, et j'irai lever mes filets que j'ai jetés vers l'ouest ; ensuite je mettrai les poissons pris dans ces réservoirs d'osier que vous voyez flotter là-bas, je ferai la visite des filets, je raccommoierai les mailles peu solides, et après avoir pris un peu de repos, au moment où le *vieux aïeul* (le soleil) se cachera, j'irai de nouveau jeter mes filets ; puis je parcourrai le bassin, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans cesse occupé à frapper le tambour de bois avec mes deux baguettes... Ces détails nous intéressèrent ; et comme nos occupations du moment n'étaient pas très-urgentes, nous demandâmes au pêcheur s'il nous serait permis de l'accompagner quand il irait lever ses filets. — Puisque des personnages comme vous, nous répondit-il, ne dédaignent pas de monter sur ma vile nacelle, et d'assister à ma pêche maladroite et désagréable à voir, j'accepte le bienfait que vous me proposez...

Nous nous assîmes donc à côté de son rustique foyer, pour attendre qu'il eût pris son repas. Le festin du pêcheur fut aussi court que les préparatifs en avaient été brefs. Quand le thé eut suffisamment bouilli, il en puisa

une écuellée, plongea dedans une poignée de farine d'avoine, qu'il pétrit à moitié, en la remuant avec son index ; puis, après l'avoir pressée un peu et roulée dans sa main, il l'avalait sans lui faire subir d'autre façon. Après avoir répété trois ou quatre fois la même opération, le dîner fut fini. Cette manière de vivre n'avait rien qui pût piquer notre curiosité. Depuis que nous avons adopté la vie nomade, une assez longue expérience nous l'avait rendue familière.

Nous montâmes donc sur une petite barque, et nous allâmes jouir du plaisir de la pêche. Après avoir savouré pendant quelques instants les délices d'une paisible navigation, sur une eau tranquille et unie comme une glace, à travers des troupes de cormorans et d'oies sauvages, qui se jouaient sur la surface du bassin, et qui, moitié courant, moitié voletant, nous laissaient le passage libre à mesure que nous avancions, nous arrivâmes à l'endroit où étaient les filets. De distance en distance on voyait flotter au-dessus des eaux des morceaux de bois, auxquels étaient attachés les filets qui plongeaient au fond. A mesure qu'on les retirait, on voyait, de temps en temps, reluire les poissons qui se trouvaient engagés dans les mailles. Ces poissons étaient en général magnifiques ; mais le pêcheur ne conservait que les plus gros ; ceux qui étaient au-dessous d'une demi-livre, il les rejetait à l'eau.

Après avoir visité quelques filets, il s'arrêta un instant pour examiner si la pêche était bonne. Déjà les deux auges pratiquées aux deux extrémités de la barque étaient presque remplies. — Seigneurs Lamas, nous dit le pêcheur, mangez-vous de la viande de poisson ? Je